

LABRECQUE, SIMON. *Un désir de liens, la mémoire qui nous agite*. Montréal, Liber, 2019, 153 p. ISBN 978-2-89578-693-1

Philippe Dubé

Volume 17, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1066032ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1066032ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dubé, P. (2019). Compte rendu de [LABRECQUE, SIMON. *Un désir de liens, la mémoire qui nous agite*. Montréal, Liber, 2019, 153 p. ISBN 978-2-89578-693-1]. *Rabaska*, 17, 311–314. <https://doi.org/10.7202/1066032ar>

la rareté de ces instruments produits en petit nombre, on ne peut qu'être béat d'admiration quant à leur découverte dans un si bon état de conservation. La simple présence de ces incunables au cœur de ce livre prend des allures de miracles. Il faut se pencher sur les clichés de ces spécimens pour comprendre à quel point sa cueillette s'impose comme une des plus importantes collections mondiales et pas seulement de l'accordéon, mais surtout de la facture instrumentale. Le travail de mise en page ici s'avère capital : il faut bénir le réalisme qui nous permet d'approcher les instruments de la collection Jarry.

En nous dévoilant sa caverne d'Ali-Baba remplie d'accordéons grâce à ce livre, Laurent Jarry concrétise une partie de ses rêves : en sa qualité d'artisan, il transmet à ses lecteurs son souci constant de préservation et son intérêt marqué pour le respect d'un patrimoine souvent méconnu et sous-estimé. Ce n'est pas qu'un simple outil de référence : ce livre révèle durablement et dans l'harmonie la beauté matérielle des accordéons.

Les soixante souscripteurs qui ont pu se procurer l'édition de luxe proposée par Laurent Jarry et ses éditeurs ont vu leur livre enchâssé dans un remarquable écrin de carton noir. Complément de programme : accompagnant la visite virtuelle des accordéons appartenant à Laurent Jarry, l'auteur et son éditeur ont eu l'excellente idée de reproduire en fac-similé l'intégralité d'un catalogue d'accordéons publié en Italie (date non mentionnée, sans doute au milieu des années 1920), également petit trésor de la collection Jarry. On y voit tous les modèles proposés par les usines *Paolo Soprani & Figli* (compagnie dont la marque déposée existe toujours sous une autre entité). Des photos de la fabrique, les prix indiqués en liras, clichés d'instruments rares voisinant les accordéons populaires à bas prix. Ce cadeau « de collectionneur » porte dans ses pages illustrées une part du secret historique et de l'impact de la commercialisation de l'accordéon à l'échelle mondiale.

STEVE NORMANDIN
Saint-Quay Perros, France

LABRECQUE, SIMON. *Un désir de liens, la mémoire qui nous agite*. Montréal, Liber, 2019, 153 p. ISBN 978-2-89578-693-1.

Inclassable est le terme tout désigné pour qualifier à la fois l'auteur, tout comme son premier livre d'ailleurs, car tous deux sont grouillants de fébrilité. On sent chez lui l'urgence de dire, et dans l'essai, la prégnance de nommer des maux lancinants qui nous habitent en tant que groupe culturellement homogène jusqu'à ce jour. Simon Labrecque est jeune, né en 1985 sur la rive sud de Québec. Il est politologue de formation et fait probablement partie d'une classe d'auteurs à part qui voit plus vrai que grand. De sa plume agile,

à travers les méandres de ce que l'on croit être la vérité, il tente de séparer l'ivraie du bon grain en se penchant méticuleusement sur le passé composé – celui notamment de l'écrit – pour mieux éclairer l'avenir. On pourrait vraisemblablement parler ici d'un regard post-moderne, si on accepte de se percevoir globalement comme appartenant à la génération lyrique² des modernes, celle qui a porté sur ses épaules la Révolution tranquille et qui s'est fait aussi emporter par elle.

En effet, son point de vue est tout autre que le nôtre, et ce même s'il se sert des mêmes matériaux que nous avons utilisés pour construire un passé acceptable aux yeux des modernes que nous croyons être encore. Sa motivation profonde est distinctive puisqu'elle se trouve complètement dégagée de ce qu'on pourrait appeler « la longue procession de deuil » que furent ces années empreintes de nostalgie de ce qui fut et qui n'est plus. Le philosophe Michel de Certeau a parlé autrement de cette fascination du passé qu'il a si justement nommée « la beauté du mort ». Effectivement, obnubilés par la chute définitive de la civilisation traditionnelle que la Révolution tranquille a elle-même bel et bien enterrée, nous avons, comme génération de transition si l'on peut dire, célébré la grand-messe du patrimoine à travers l'interminable film panoramique de l'Autrefois ; déroulé sous forme de chansons, de livres, de documentaires, d'expositions et même de musées qui ont tous, de concert, entonné l'hymne à la gloire de l'hier. Un temps passé, magnifié à souhait par l'évocation des arts, de l'architecture, de la littérature orale et écrite et toutes autres formes d'expression qui venaient témoigner du génie populaire, celui d'un peuple tissé serré et qui, inlassablement, se répétait : « ... j'ai jamais, j'ai jamais pensé que je pouvais être aussi fier d'être québécois [...] On n'est pas un petit peuple, on est peut-être quelque chose comme un grand peuple » (René Lévesque, discours de la victoire du PQ, le 15 novembre 1976). Ou encore, dit plus vulgairement dans l'essai de Marie Letellier, dont le titre est *On n'est pas des trous-de-cul* (Montréal, Éditions Parti-Pris, 1971).

On aura compris que le jeune Labrecque est ailleurs tout en étant là, très présent à cette assomption puis aussi, à cette descente aux enfers, du moins c'est son point de départ et je le cite : « ... les archives de folklore, de littérature orale et d'ethnographie locale sont fermées, jetées aux oubliettes ou, dans le meilleur des cas, transformées en "passifs informationnels" pour la valorisation économique du tourisme patrimonial. Faute de fonder une institution pour étudier les atavismes qui nous déterminent, bien malgré nous, des tréfonds de nos traumatismes collectifs les plus latents jusqu'à la surface fébrile de nos passions individuelles les plus immédiates, il demeure possible, intéressant, et même urgent de désapprendre ce que l'on croit savoir

2. François Ricard, *La Génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Québec, Éditions du Boréal, 1992.

du Québec “sorti de la noirceur” et réapprendre à flâner sur les rives et dans les ruines mémorielles des territoires qui nous habitent, nous qui habitons la vallée du Saint-Laurent et ses alentours. Ce pari est à la source des essais réunis dans le présent volume. » (p. 7-8).

Voilà, en substance, ce qui vient charpenter ce livre de dix chapitres précédés d’un avant-propos qui présente le contenu programmatique de la réunion d’autant d’articles publiés sur une année, soit de décembre 2017 à décembre 2018, dans la revue confidentielle *Trahir* (trahir.wordpress.com). Dans cette quête sans but annoncé, son maître à penser et à agir est sans contredit Jacques Ferron, le médecin-écrivain qui a ausculté le Québec de fond en comble dans tous ses recoins pour enfin choisir la dérision et ainsi ne pas basculer dans la déraison. Dans ce composé, somme toute hétéroclite, mais qui fait foi d’une belle érudition, l’auteur enjambe par des chemins de traverse des sujets aussi familiers que l’héritage religieux, le rôle du clergé, la monographie paroissiale, le retour villageois et combien d’autres sujets qui gravitent en forme de constellation autour de la vieille idée du faire-lien, celle qui a vu naître ici et là sur tout le territoire québécois autant de petites patries. Il nous propose ici de repenser le récit patrimonial, non plus centré sur les gloires du passé, mais orienté plutôt vers l’horizon d’une appartenance à un aujourd’hui très actuel, fait de choses simples du quotidien. C’est précisément là où l’ethnologue peut se sentir interpellé par cette invitation à prendre à rebours le chemin de notre destin fantasmé et relire le passé en oubliant volontairement tout ce qui a été dit sur lui. D’emblée, il avoue bien humblement : « Je ne me sens pas de taille pour attaquer de front ces questions immenses, en cette saison de dormances, traçant une diagonale singulière et originale dans les sédiments de discours empilés par répétitions avec différences, par redondances et lignes de fuite. » (p. 69)

À mon avis, l’idée-force de ce petit ouvrage se trouve résumée dans une formule qui vient traduire un concept, celui qu’il nomme « le désir de paroisse » comme si, en fait, la chose n’était pas encore tout à fait morte. Du reste, celle qu’on a connue l’est définitivement, mais, selon une observation plutôt perspicace, elle semble vouloir renaître, revivre autrement. Et il en perçoit des bribes à travers des exemples de villages reconfigurés, ressuscités diront certains, comme Saint-Germain de Kamouraska autour de l’apôtre néo-rural Roméo Bouchard, ou encore l’Anse-Saint-Jean au Saguenay avec l’artiste-roi Denys Tremblay. Ces résurgences annoncent, sinon témoignent d’une quête nouvelle qui se cale et se décalque sur les ruines du passé. Autant de sources d’inspiration, de modèles en somme, qui « participent ainsi à relancer la réflexion sur les façons d’habiter la vallée du Saint-Laurent et ses alentours » (p. 77). Ce « désir de paroisse » traverse comme un fil rouge l’ensemble de l’essai, même si on le trouve défini à la toute avant-dernière

page. Évoquant l'œuvre territoriale de Tremblay de créer un royaume à l'échelle d'un village saguenéen, il rappelle : « Elle témoigne de ce j'appelle un *désir de paroisse*, car elle était conçue pour intensifier l'existence d'une communauté déjà existante en l'inscrivant dans un récit institutionnel. C'est l'aspect "rituel régalien" de la paroisse qui est retenu. D'autres angles pourraient toutefois être envisagés, pour que ce désir de paroisse trouve une forme autre, une forme plus horizontale, par exemple. C'est dans cette perspective qu'il est intéressant de revisiter les modalités concrètes d'existence des paroisses québécoises, dans le passé comme au présent. » (p. 152) Il reconnaît en cela une certaine utopie – en voilà une, en tout cas, qui est bien de chez-nous – qui a servi de trame de fond au développement de toute une société et, en sous-entendu, qu'il serait dommage de perdre en jetant le bébé avec l'eau du bain. Il nous met en garde contre cette fâcheuse habitude qui guette toute société qui, dans sa course, prend un virage sur les chapeaux de roue : « Thématiser ou expliciter le désir de paroisse qui s'y fait jour serait une façon intéressante de travailler les territoires que nous habitons et qui, en retour, nous habitent, parfois bien malgré nous. » (p. 153).

Dans cet essai, le jeune Simon Labrecque sonne une cloche, non pas le glas, que devraient entendre ceux et celles qui ont construit ce que l'on pourrait appeler "les chemins de la mémoire", ces véritables autoroutes du savoir culturel québécois, au pas à pas d'une production foisonnante, et qui ne devraient pas rester sourds à cette invitation de revisiter leur propre parcours à partir d'un nouvel angle de regard afin que leur œuvre – celle, en somme, de toute une génération – ne soit pas *in fine* laissée pour compte parce que perçue et comprise comme désuète, sinon pire, obsolète. À vrai dire, c'est un appel qui nous est lancé ; qu'allons-nous lui répondre ?

PHILIPPE DUBÉ

Professeur retraité, Université Laval

LAFRANCE, CÉLINE et SYLVIO BÉNARD. *Des Îles-de-la-Madeleine à l'Île Nepawa. Récits de vingt-sept familles madeliniennes ayant émigré en Abitibi en 1941 et 1942. L'Étang-du-Nord*, Éditions la Morue verte, 2017, 325 p. ISBN 978-2-924564-06-6.

En 2017, la publication chez les Éditions la Morue verte du récit des vingt-sept familles madeliniennes ayant émigré en Abitibi en 1941 et en 1942 ouvre de nouvelles perspectives aux chercheurs, historiens et ethnologues, aux lecteurs intéressés par l'histoire locale et régionale, ainsi qu'à tous ceux que l'aventure humaine interpelle. Ce récit emprunte, dans sa facture et dans sa forme, l'approche, la manière et le ton des textes anciens. Il se compare